

En tous cas, c'est sous cet angle exclusivement passionnel que les augustiniens ont considéré le théâtre de leur temps, et c'est bien à ce *théâtre prétendu réformé* qu'ils s'en prennent. Ils reconnaissent avec les classiques que l'émotion esthétique se réduit à l'agitation de la passion hors de tout contrôle rationnel, mais s'empressent aussitôt de dénoncer la collusion impossible entre le *dulci* et l'*utile*.

3) Du plaisir au beau

Le point de départ de la querelle est exclusivement moral. Mais elle trouve sa résolution et son dépassement sur le terrain de l'esthétique, dans la mesure où quelques détracteurs du théâtre particulièrement éclairés vont reposer le problème en des termes tous différents, abandonnant la notion de plaisir-passion au profit de celle de beau rationnel. Il est possible que cette réflexion marque une étape dans l'histoire de l'esthétique moderne et ouvre la voie aux grandes synthèses sur le Beau du XVIII^e siècle.

ANNEXE : DOCUMENTS

DES « TOURMENTS AGREABLES » : LES LARMES DU PLAISIR

« PLAIRE ET TOUCHER » : UNE ESTHETIQUE DE LA PASSION

Le dramaturge : « sang-froid et jugement »

- René Rapin, *Réflexions sur la Poétique de ce temps* (1674)

Il y a quelque chose de divin dans le caractère du poète : mais il n'y a rien d'emporté et de furieux. Car quoiqu'en effet le discours du poète doive en quelque façon ressembler au discours d'un homme inspiré : il est bon toutefois d'avoir l'esprit fort serein, pour savoir s'emporter quand il faut, et pour régler ses emportements : et cette sérénité d'esprit, qui fait le sang-froid et le jugement, est une des parties les plus essentielles du génie de la poésie, c'est par là qu'on se possède.

- Jean Racine, *Bérénice*, « préface » (1671)

La principale règle est de plaire et toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première ; mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur [le public] conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la Poétique d'Aristote ; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris ; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles : « A Dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses là mieux que moi ! ».

- Jules de la Mesnardière, *Poétique*, (1640)

Il est croyable que les Grecs, et les autres Dramatiques dont nous admirons les ouvrages, les ont arrosés de leurs larmes dans les endroits pitoyables qui nous arrachent des pleurs [...]. Si [le poète] n'a l'esprit pénétrable, et l'imagination sensible à l'atteinte des passions, il ne réussira jamais dans l'efficace du langage.

Le spectateur : une « courte fureur »

- Jules de La Mesnardière, *Poétique* (1640)

Voyons les troubles de l'âme, qui sont [...] la première beauté de la poésie dramatique. [...] Cette partie est la plus considérable de toutes celles du poème [...]. Ce sont des sentiments pleins de tristesse et de douleur, dont notre âme est agitée à la réception des objets que le poète lui fournit, soit par l'oreille, soit par les yeux, quand il fait voir ou qu'il raconte quelques actions pitoyables.

C'est proprement en ce lieu que le poète judicieux, et très savant en éloquence, doit employer adroitement toutes les forces de cet art qui dispose des sentiments, et qui force les volontés par des charmes inévitables. Car les maximes du théâtre sont directement opposées à celles de l'Aréopage, où il était défendu par la voix du crieur public aux avocats qui haranguaient, d'exciter aucune passion *qui pussent troubler l'esprit, et suspendre le jugement*. [...]. Grand Dieu, quelles afflictions ! Est-il possible que le poète bien versé en éloquence, puisse toucher accortement des choses si pitoyables, sans faire arroser son théâtre par un déluge de pleurs ? Et que l'acteur intelligent, et qui ait le don des larmes, très nécessaire à ce métier, n'ait pas assez de matière pour faire retentir la scène de mille sanglots redoublés, qui travaillent son auditeur, et toutefois qui le ravissent, parmi ces tourments agréables ?

- René Rapin, *Réflexions sur la Poétique de ce temps* (1674)

Je passe aux passions, lesquelles ne donnent pas une moindre grâce à la poésie que les mœurs : quand le poète a trouvé l'art de les faire jouer par leurs ressorts naturels. Sans les

passions, tout est froid et languissant dans le discours, dit Quintilien, parce qu'elles en sont l'âme et l'esprit. [...] Une passion imparfaite et avortée peut ébranler l'esprit de l'auditeur : cela ne suffit pas, il faut l'enlever. [...] Pour exciter ces mouvements de l'âme, et ces transports d'admiration, qu'on attend de la poésie, tout le génie dont l'esprit de l'homme est capable, à peine y peut suffire.

[...] Il faut encore, dit ce philosophe [Aristote], que le poète mette en usage ces grands objets de terreur et de pitié comme les deux plus puissants ressorts, qu'ait l'art, pour produire le plaisir, que peut donner la tragédie. Et ce plaisir, qui est proprement celui de l'esprit, consiste dans l'agitation de l'âme émue par les passions. La tragédie ne devient agréable au spectateur, que parce qu'il devient lui-même sensible à tout ce qu'on lui représente, qu'il entre dans tous les sentiments différents des acteurs, qu'il s'intéresse dans leurs aventures, qu'il craint, qu'il espère, qu'il s'afflige, et qu'il se réjouit avec eux. Le théâtre est froid et languissant dès qu'il cesse de produire ces mouvements dans l'âme de ceux qui y assistent. [...]

Dès que l'âme est ébranlée, par des mouvements si naturels et si humains toutes les impressions qu'elle ressent, lui deviennent agréables : son trouble lui plaît, et ce qu'elle ressent d'émotion, est pour elle une espèce de charme, qui la jette dans une douce et profonde rêverie, et qui la fait entrer insensiblement dans tous les intérêts sur le théâtre. C'est alors que le cœur s'abandonne à tous les objets qu'on lui propose, que toutes les images le frappent, qu'il épouse les sentiments de tous ceux qui parlent, et qu'il devient susceptible de toutes les passions qu'on lui montre : parce qu'il est ému. Et c'est dans cette émotion que consiste tout le plaisir qu'on est capable de recevoir à la tragédie : car l'esprit de l'homme se plaît aux mouvements différents que lui causent les différents objets, et les différentes passions qu'on lui représente. [...]

Ce flux et reflux d'indignation et de pitié, cette révolution d'horreur et de tendresse, cause un effet [...] merveilleux sur l'esprit des auditeurs.

C'est aussi par ces défauts plus ou moins grands, que la tragédie fait aujourd'hui si peu d'effet sur les esprits, qu'on n'y ressent point ces rêveries agréables qui font le plaisir de l'âme [...] : parce qu'on ne nous propose plus ces objets étonnants et terribles, qui donnaient de la frayeur aux spectateurs, en leur donnant du plaisir, et qui faisaient ces grandes impressions sur l'âme : par le ministère des plus fortes passions.

- Jules de la Mesnardière, *Poétique* (1640)

La gloire du poète consiste à renverser toute une âme par les mouvements invincibles que son discours excite en elle. Il ne lui fait point éprouver les effets de sa science, s'il ne la rend forcenée d'une forte et courte fureur qui l'arrache violemment de son assiette naturelle ; et à parler franchement, un poème n'est point raisonnable s'il n'enchanter et s'il n'éblouit la raison de ses auditeurs. [...]

Il est certain que le poète ne produira point ces effets [exciter les passions] s'il n'est fortement touché des sentiments intérieurs qu'il doit inspirer à ses juges. [...] Il n'arrivera jamais, où il arrivera rarement qu'il excite de la pitié par la description des misères, s'il n'est outré de douleur quand il en fera la peinture.

« Les larmes, le plus noble salaire » : la contagion de la passion

- Jules de la Mesnardière, *Poétique* (1640)

Il [le poète] ne réussira pas s'il ne fait répandre des larmes à la plupart des spectateurs. [...] Car étant certain que le poète doit tendre principalement à émouvoir la pitié, il faut qu'il écrive des choses qui touchent extrêmement, et que l'acteur les anime par une expression réelle de gémissements et de pleurs dans les endroits où ils sont propres, s'il veut que le spectateur le récompense par des larmes, qui sont le plus noble salaire que demande la tragédie.

- Jean Racine, *Andromaque*, « Epître à Madame » (1668).

On savait enfin que vous l'aviez [*Andromaque*] honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis.

- Jean Racine, *Bérénice*, « préface » (1671)

Toute l'invention consiste à savoir faire quelque chose de rien [...]. [Il s'agit] d'attacher durant cinq actes le spectateur par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments, et de l'élégance de l'expression. [...] Je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée par tant de larmes.

- Jules de la Mesnardière, *Poétique* (1640).

- Le dramaturge : Les passions violentes et naïvement exprimées passent d'une âme dans l'autre. Le poète se les figure avec tant de réalité durant la composition, qu'il ressent la jalousie, l'amour, la haine, et la vengeance avec toutes leurs émotions, tandis qu'il en fait le tableau. Le coloris qu'il y emploie est, s'il en faut parler ainsi, une passion extensible, qu'il tire de la fantaisie, et qu'il couche sur le papier à mesure qu'il la décrit.

- L'acteur : Ensuite l'excellent acteur épouse tous les sentiments qu'il trouve dans cet ouvrage, et se les met dans l'esprit avec tant de véhémence, que l'on en a vu quelques-uns d'entre eux si vivement touchés des choses qu'ils exprimaient, qu'il leur était impossible de ne se pas fondre en larmes, et de n'être point abattus d'une longue et forte douleur, après avoir représenté des aventures pitoyables.

- Le spectateur : Enfin l'Auditeur honnête homme, et capable des bonnes choses, entre dans tous les sentiments de la personne théâtrale qui touche ses inclinations. Il s'afflige quand elle pleure, il est gai lorsqu'elle est contente ; si elle gémit, il soupire ; il frémit si elle se fâche ; bref il suit tous ses mouvements, et il ressent que son cœur est comme un champ de bataille, où la science du poète fait combattre quand il lui plaît mille passions tumultueuses, et plus fortes que la raison.

« Froid et languissant » : l'échec des tragédies sans passion

- Corneille, *Examen de Théodore* (1660)

[Corneille cherche les raisons qui ont pu causer la chute de sa pièce] A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux et animés [...], il y en a de traînants, qui ne peuvent avoir grand charme ni grand feu sur le théâtre.[Le caractère] de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite, et là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son âme, devrait éclater le plus, c'est-à-dire sa contestation avec Didyme pour le martyr, je lui ai donné si peu de chaleur que cette scène, bien que très courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyr sur un théâtre n'est autre chose qu'un Terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action.

« DORER LES PILULES » : PLAISIR DES PASSIONS, PROFIT DE LA RAISON

- Georges de Scudéry, *Observations sur le Cid* (1637)

Le poème dramatique fut inventé pour instruire en divertissant. Et c'est sous cet agréable habit, que se déguise la philosophie, de peur de paraître trop austère aux yeux du monde ; et par lui (s'il faut ainsi dire) qu'elle semble dorer les pilules.

- René Rapin, *Réflexions sur la Poétique de ce temps* (1674)

Les uns veulent que la fin de la poésie soit de plaire : que c'est même pour ça qu'elle s'étudie à remuer les passions, dont tous les mouvements sont agréables : parce que rien n'est plus doux à l'âme que l'agitation : elle se plaît à changer d'objet, pour tâcher à satisfaire l'immensité de ses désirs. [...] Toutefois la fin principale de la poésie est de profiter, [...] en charmant les chagrins de l'âme par son harmonie et par les grâces de l'expression : mais bien davantage encore en purifiant les mœurs.

« PATEMATON CATHARSIS » : LA PURGATION DES PASSIONS SELON ARISTOTE... ET QUELQUES INTERPRETES

Le mystère d'une phrase

- Aristote, *Poétique*, chap. 6 : définition de la tragédie

Ἔστιν οὖν τραγωδία μιμησις πράξεως σπουδαίας καὶ τελείας μεγέθους, ἡ δὺσμενῶ λόγῳ, χωρὶς ἐκαστῶ τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις, δρῶντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας, δι' ἔλεου καὶ φόβου περαινούσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων καθάρσιν.

L'art difficile de la version

- Traduction de Jules de La Mesnardière (in *La Poétique*, 1640) : [La tragédie] est la représentation sérieuse et magnifique de quelque action funeste, complète, de grande importance et de raisonnable grandeur ; non pas par le simple discours, mais par l'imitation réelle des malheurs, et des souffrances, qui produit par elle-même la terreur et la pitié, et qui sert à modérer ces deux mouvements de l'âme.
- Traduction de Pierre Corneille (in *Discours*, 1660) : [...] par la pitié et la crainte elle [la tragédie] purge de semblables passions.
- Traduction de Jean Racine : La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète, et qui a sa juste grandeur. Cette imitation se fait par un discours, un style composé pour le plaisir, de telle sorte que chacune des parties qui le composent subsiste et agisse séparément et distinctement. Elle ne se fait point par un récit, mais par une représentation vive qui, excitant la pitié et la crainte, purge et tempère ces sortes de passions. C'est-à-dire qu'en émouvant ces passions, elle leur ôte ce qu'elles ont d'excessif et de vicieux, et les ramène à un état modéré et conforme à la raison.
- Traduction d'André Dacier (1692) : La tragédie est donc une imitation d'une action grave, entière, et qui a une juste grandeur: dont le style est agréablement assaisonné, mais différemment dans toutes ses parties, et qui, sans le secours de la narration, par le moyen de la compassion et de la terreur, achève de purger en nous ces sortes de passion, et toutes les autres semblables.
- Traduction Dupont-Roc et Lallot (1980) : La tragédie est la représentation d'une action noble, menée jusqu'à son terme et ayant une certaine étendue, au moyen d'un langage relevé d'assaisonnements d'espèces variées, utilisés séparément selon les parties de l'œuvre ; la représentation est mise en œuvre par les personnages du drame et n'a pas recours à la narration ; et, en représentant la pitié et la frayeur, elle réalise une épuration de ce genre d'émotions.

Heurs et malheurs de la philologie

- Commentaire de Louis Castelvetro, *Poetica d'Aristotele vulgarizzata e sposta* (1570) : la *Catharsis* comme vaccin.

La tragédie, qui nous montre de telles actions, nous les fait voir et entendre bien plus souvent que nous ne les verrions ou entendrions sans elle. Grâce à quoi la compassion et la terreur diminuent en nous et il convient de nous défaire de ces passions par l'intermédiaire de telles actions. Nous en avons une preuve très évidente en cas d'épidémie : aux trois ou quatre premiers morts, nous nous sentons pris de pitié et de terreur, et quand nous en voyons mourir des cent et des mille, pitié et terreur cessent en nous.

- Commentaire de Jules-César de l'Escalle (Scaliger), *Poeticæ libri septem* (1594, 2^e éd) : *Catharsis* et juste milieu.

[La] Poésie [...] ne reproduit pas seulement par des mots des choses qui existent, mais [...] représente même celles qui n'existent pas, comme si elles existaient et de la manière dont elles pourraient ou devraient être. C'est pour cette raison que l'imitation est le fondement de la poésie : elle en est la fin intermédiaire, laquelle nous achemine vers une fin dernière qui est d'enseigner en donnant du plaisir (*qui est docendi cum delectatione*). Car le poète doit aussi enseigner et non seulement donner du plaisir comme certains le pensent. [...] En outre, le mot *καθάρσις* n'a strictement rien à voir avec un quelconque aspect de la matière ; il signifie ici « juste milieu » (*temperamentum*).

- Commentaire de Pierre Corneille, *Discours de la tragédie* (1660) : une définition bien obscure

Les termes dont Aristote se sert dans sa définition [...] nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte, l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière, et de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point.

- Commentaire de John Milton, *Samson Agonistes*, (1671) : *Catharsis* et homéopathie

Aristote disait [la tragédie] capable, en suscitant la pitié et la crainte, ou la terreur, de purger l'esprit de ces passions et de leurs semblables — c'est-à-dire de les tempérer et réduire à la juste mesure, avec une sorte de plaisir provoqué, à la lecture ou au spectacle, par une bonne imitation de ces passions. Et la nature, dans ses propres démarches, ne laisse de confirmer cette affirmation : ainsi, en Physique, des éléments dont la teneur est mélancolique sont employés contre la mélancolie, l'acide est employé contre l'acide, et les éléments salins servent à réduire les humeurs salines.

- Commentaire de René Rapin, *Réflexions sur la Poétique...* (1674).

[...] La tragédie rectifie l'usage des passions, en modérant la crainte et la pitié, qui sont des obstacles à la vertu. Aristote qui reconnut deux défauts importants à régler dans l'homme, l'orgueil et la dureté, trouve le remède à ces deux défauts dans la tragédie. Car elle rend l'homme modeste, en lui représentant des Grands humiliés : et elle le rend sensible et pitoyable en lui faisant voir sur le théâtre les étranges accidents de la vie et les disgrâces imprévues, auxquelles sont sujettes les personnes les plus importantes. Mais l'homme peut aussi tomber dans une autre extrémité : d'être ou trop craintif ou trop pitoyable : la trop grande crainte peut diminuer la fermeté de l'âme, la trop grande passion peut être un obstacle à l'équité. La tragédie s'occupe à régler ces deux faiblesses : elle fait qu'on s'apprivoise aux disgrâces en les voyant si fréquentes dans les personnes les plus considérables ; et qu'on cesse de craindre les accidents ordinaires, quand on en voit arriver de si extraordinaires aux Grands. Et comme la fin de la tragédie est d'apprendre aux hommes à ne pas craindre trop faiblement des disgrâces communes, et à ménager leur crainte : son but est aussi de leur apprendre à ménager leur compassion pour des sujets qui la méritent. [...] Voilà ce me semble en abrégé le dessein de la tragédie, selon l'idée d'Aristote, qui me paraît admirable : mais qui n'a peut-être pas été assez expliquée par ses interprètes.

La tragédie [...] est une leçon publique plus instructive, que la philosophie : parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, et qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant par leur émotion le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

Mais comme de toutes les passions, la crainte et la pitié sont celles qui font de plus grandes impressions sur le cœur de l'homme, par la disposition naturelle qu'il a à s'épouvanter et à s'attendrir : Aristote les a choisies entre les autres, pour toucher davantage les esprits, par ce sentiments tendres qu'elles causent, quand le cœur s'en laisse pénétrer.

- Commentaire d'André Dacier, *La Poétique d'Aristote* (1692) : une *catharsis* universelle

En premier lieu il faut voir, comment la tragédie peut purger la terreur et la passion en les excitant; et ensuite comment en les purgeant, elle purge en même temps celles qui pourraient nous faire tomber en des malheurs semblables [...].

Mais les Péripatéticiens persuadés qu'il n'y a que l'excès des passions qui soit vicieux, et que les réglées sont utiles et même nécessaires, ont simplement voulu faire entendre par purger les passions, emporter l'excès par où elles pèchent, et les réduire à une juste modération. Et voilà le but qu'ils donnent à la tragédie, comme c'est le seul auquel elle puisse réussir.

Voyons présentement comment elle excite en nous la terreur et la compassion pour les purger; cela n'est pas bien difficile. Elle les excite en nous mettant devant les yeux les malheurs, que nos semblables se sont attirés par des fautes involontaires, et elle les purge, en nous rendant ces mêmes malheurs familiers, car elle nous apprend par là à ne les pas trop craindre, et à n'en être pas trop touchés quand ils arrivent véritablement.

Mais la tragédie n'en demeure pas là. En purgeant la terreur et la compassion, elle purge en même temps toutes les autres passions qui pourraient nous précipiter dans la même misère, car en étalant les fautes qui ont attiré sur ces malheureux les peines qu'ils souffrent, elle nous apprend à nous tenir sur nos gardes pour n'y pas tomber, et à purger et à modérer la passion qui a été la seule cause de leur perte.

- Commentaire de Pierre-Aimé Touchard, *Dionysos, Apologie pour le théâtre* (1968) : la « purgation totale »

Les philosophes, les religions, les morales, les politiques ont tour à tour exploité la constatation de ce besoin et essayé de le justifier. Platon condamnait la poésie au nom de la morale qui n'y avait qu'à faire. A la suite d'Aristote, dont ils interprétaient sans doute à tort la théorie de la purgation, tous les théoriciens du théâtre se sont fourvoyés dans les mêmes obscurs sentiers de la morale [...]. Or il est évident que nous sommes tous, sur quelque plan, gênés, « censurés », dans notre liberté d'agir. Et c'est précisément là où nous ne nous sentons point libres d'agir que la représentation de l'acte rêvé (par le roman, la danse, le cinéma ou le théâtre) nous apporte la nécessaire compensation. Mais cette compensation demeure incomplète pour le lecteur de roman ou le spectateur de cinéma. Ces arts envoûtent plus qu'ils ne libèrent : le bovarysme est une évasion, c'est-à-dire une autre forme de maladie, plus qu'une guérison. La « purgation » totale, vivifiante et saine, ne peut être obtenue que par le spectacle « vécu », d'une action accomplie par des hommes vivants, en chair et en os. C'est là le miracle propre à l'art dramatique, auquel ne peut être comparé que le miracle obtenu par les révélations d'une cure psychanalytique.

- Commentaire d'Anne Ubersfeld, *Lire le théâtre* (1977) : *Catharsis* et libération

Telle est la *catharsis* : de même que le rêve accompli d'une certaine façon les désirs du dormeur, par la construction du fantasme, de même la construction d'un réel concret qui est en même temps l'objet d'un jugement qui en nie l'insertion dans la réalité, libère le spectateur, qui voit s'accomplir ou s'exorciser ses craintes et ses désirs, sans qu'il en soit victime, mais non sans sa participation. On voit que ce théâtre de la dénégarion trouve sa place aussi bien dans le théâtre-cérémonie, lié à un rituel de la fête, que dans le théâtre dit de l'illusion.

- Commentaire de Jean-Claude Rapiengas, *Télérama* (30 octobre 1996) : un Pierre Nicole pour notre temps?

Depuis des années, les spécialistes se déchirent pour savoir si la télé, qui en est la vitrine, peut être tenue pour responsable des nouvelles formes de violence. Aujourd'hui le débat change peu à peu de nature. Longtemps, les tenants de la thèse de la *catharsis*, invoquant Aristote, ont affirmé que le spectacle de la violence aidait les spectateurs à évacuer leurs émotions négatives et à réduire leur comportement agressif. Mais les années passent, les images s'accumulent, et les tenants de cette théorie sont aujourd'hui minoritaires. Même si la plupart des recherches échouent à établir un lien de cause à effet entre la représentation de la violence et le passage à l'acte, elles convergent pour admettre que l'exposition prolongée accroît l'agressivité, augmente les effets négatifs sur les attitudes et les représentations mentales et morales des spectateurs.

« CONDUIRE SANS OBSTACLE A LA CREANCE » : VRAISEMBLANCE ET CATHARSIS, OU L'ILLUSION NECESSAIRE

- Jean Chapelain, *Lettre sur la règle des vingt-quatre heures* (1630).

Je pose donc pour fondement que l'imitation en tous poèmes doit être si parfaite qu'il ne paraisse aucune différence entre la chose imitée et celle qui imite, car le principal effet de celle-ci consiste à proposer à l'esprit, pour le purger de ses passions déréglées, les objets comme vrais et présents [...] ; [au théâtre] on ne cache la personne du poète pour mieux surprendre l'imagination du spectateur et pour le mieux conduire sans obstacle à la créance que l'on veut qu'il prenne en ce qui lui est représenté [...].

Le but principal de toute représentation scénique est d'émouvoir l'âme du spectateur par la force et l'évidence avec laquelle les diverses passions sont exprimées sur le théâtre, et de la

purger par ce moyen des mauvaises habitudes qui la pourraient faire tomber dans les mêmes inconvénients que ces passions tirent après soi; je ne saurais avouer aussi que cette énergie se puisse produire sur le théâtre si elle n'est accompagnée et soutenue de la vraisemblance, ni que le poète dramatique arrive jamais à sa fin qu'en ôtant à l'esprit tout ce qui le peut choquer et lui donner le moindre soupçon d'incompatibilité [...].

[...] bien qu'il soit vrai en soi que le théâtre soit feint, néanmoins celui qui le regarde ne le doit point regarder comme une chose feinte mais véritable, et à faute de la croire telle pendant la représentation au moins et d'entrer dans tous les sentiments des acteurs comme réellement arrivants, il n'en saurait recevoir le bien que la poésie se propose de lui faire et pour lequel elle est principalement instituée.

CORNEILLE : DE LA CATHARSIS A LA CONTAGION DE LA VERTU

« Une belle idée » : la *catharsis* improbable

- Pierre Corneille, *Discours de la tragédie* (1660).

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle doit se faire de la manière que j'explique. Mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là même qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans *le Cid* et en ont causé le grand succès : Rodrigue et Chimène y ont cette probité sujette aux passions et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. [...] Leur malheur fait pitié [...], et il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune et nous les fait plaindre, mais je ne sais si elle nous la donne ni si elle le purge, et j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité.

« Nous accommoder avec Aristote » : redéfinition de la *catharsis*

- Pierre Corneille, *Discours de la tragédie* (1660).

Cependant, quelque difficulté qu'il y aie à trouver cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, et qu'il suffit selon lui de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois que la pitié y peut arriver sans la crainte, et que la crainte y peut parvenir sans la pitié. La mort du comte n'en fait aucune dans *le Cid* et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui que toute la compassion que nous avons de Rodrigue et de Chimène ne purge les attachements de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre.

- Pierre Corneille, *Examen de Théodore* (1660).

Placide en peut faire naître [de la pitié] et purger ensuite ces forts attachements d'amour qui sont cause de son malheur, mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une et l'autre ne fassent pas de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force [...]. »

« Une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote » : la contagion de la vertu

- Pierre Corneille, *Nicomède*, « Au lecteur » (1651).

La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme de la tragédie, n'ont aucune part en celle-ci : la grandeur du courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une larme. Elle [...] ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

- Pierre Corneille, *Examen de Nicomède* (1660)

De l'admiration qu'on a pour sa vertu [celle de Nicomède], je trouve une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu

que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur du courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité, et la généreuse reconnaissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.



LA CRITIQUE AUGUSTINIENNE DE LA REPRESENTATION DES PASSIONS

LA PASSION CHEZ LES MORALISTES

Mouvement de vie, mouvement de mort

- Blaise Pascal, *Pensées*, (1670). Fr. 515 éd. Ph. Sellier.
Ennui.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

- Robert Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ* (1634)

En ce premier état d'une heureuse innocence,
L'aurore seulement eût épanché des pleurs,
Un printemps éternel eût fait naître des fleurs
Et surmonté l'automne en sa riche abondance;
Nous aurions sur nos sens vu régner la raison
Comme au point de midi on voit sur l'horizon
Le monarque du jour régner sur les nuages:
Et l'erreur maintenant guide nos actions,
Elle excite en nos cœurs de funestes orages,
Et nous assujettit au joug de ses passions.

« La guerre intérieure » : le bon usage des passions

Blaise Pascal, *Pensées*, fr. 29 (1670).

Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions et devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir brutes. Des Barreaux. Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

Blaise Pascal, *Pensées*, fr. 500 (1670).

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs. Ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde ni des applaudissements du monde, mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une : *Va et viens. Sub te erit appetitus tuus*. Ses passions ainsi dominées sont vertus : l'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue ; et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'en prenne. Car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Dieu ne demande proprement aux hommes que leur amour : mais aussi il le demande tout entier : il n'y veut point de partage. Et comme il est leur souverain bien, il ne veut pas qu'ils cherchent leur repos dans aucune créature, parce que nulle créature n'est leur fin. [...] C'est pourquoi quelque honnêteté qu'on se puisse imaginer dans l'amour d'une créature mortelle, cet amour est toujours vicieux et illégitime, lorsqu'il ne naît pas de l'amour de Dieu.

Et [l'homme] doit avoir une extrême horreur d'être lui-même l'objet de la passion de quelque autre personne, et d'être ainsi en quelque façon son idole, puisque l'amour est un culte qui n'est rendu qu'à Dieu.

LE THEATRE : « UNE ETRANGE MALADIE DE L'ESPRIT »

- Saint Augustin, *Confessions*, traduction d'Arnauld d'Andilly (1649)

J'avais aussi en même temps une passion violente pour les spectacles du théâtre, qui étaient pleins des images de mes misères, et des flammes amoureuses qui entretenaient le feu qui me dévorait. Mais quel est ce motif qui fait que les hommes y courent avec tant d'ardeur, et qu'ils veulent ressentir de la tristesse en regardant des choses funestes et tragiques qu'ils ne voudraient pas néanmoins souffrir? Car les spectateurs veulent en ressentir de la douleur ; et cette douleur est leur joie. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie de l'esprit? puisqu'on est d'autant plus touché de ces aventures poétiques que l'on est moins guéri de ses passions, quoique d'ailleurs on appelle misère le mal qu'on souffre en sa personne, et miséricorde la compassion qu'on a des malheurs des autres. Mais quelle compassion peut-on avoir des choses feintes et représentées sur un théâtre, puisqu'on n'y excite pas l'auditeur à secourir les faibles et les opprimer, mais que l'on le convie seulement à s'affliger de leur infortune ; de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs, qu'ils l'ont plus touché de regret et d'affliction. [...] Que si [...] il est touché de douleur il demeure attentif et pleure, étant en même temps dans la joie et dans les larmes. Mais puisque tous les hommes naturellement désirent de se réjouir, comment peuvent-ils aimer ces larmes et ces douleurs? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à être dans la misère, il prend plaisir néanmoins à être touché de miséricorde : et qu'à cause qu'il ne peut être touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur, il arrive, par une suite nécessaire, qu'il chérit et qu'il aime ces douleurs?

Ces larmes procèdent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux autres. Mais où vont les eaux de cette source, et où coulent-elles? Elles vont fondre dans un torrent de poix bouillante, d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires et de ces sales voluptés.

[Il n'y avait] aucunes actions des comédies qui me plussent tant, et qui me charmassent davantage que lorsqu'ils me tiraient des larmes des yeux, par la représentation de quelques malheurs étrangers et fabuleux qu'ils représentaient sur le théâtre.

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Non seulement il faut des passions dans la comédie, mais il en faut de vives et de violentes, car les affections communes ne sont pas propres pour donner le plaisir qu'on y cherche, et il n'y aurait rien de plus froid qu'un mariage chrétien dégagé de passion de part et d'autre.

Enfin, le but même de la comédie engage les poètes à ne représenter que des passions vicieuses. Car la fin qu'ils se proposent est de plaire aux spectateurs, et ils ne leur sauraient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs acteurs des paroles et des sentiments conformes à ceux des personnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne représente guère que des méchants, et on ne parle que devant des personnes du monde qui ont le cœur et l'esprit corrompu par des passions dérégées et de mauvaises maximes.

- Jacques Bénigne Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie* (1694)

Vous dites [Bossuet répond au père Caffaro] que ces représentations des passions agréables, « et les paroles de passions, dont on se sert dans la comédie », ne les excitent qu'indirectement, « par hasard et par accident », comme vous parlez. Mais au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces. [...] Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur ; et si

l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les règles des maîtres de l'art? *Aut dormitabo, aut ridebo*, et le reste.

THEATRE ET MAGIE NOIRE

Le poète sorcier et « enchanteur »

- Bernard Lamy, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* (1678)

Ils [les poètes] donnent un tour à ce qu'ils disent qui n'est point ordinaire, et qui nous enchante.

Godeau, Antoine, "A M. d'Andilly", in *Oeuvres chrétiennes*, 1654.

Cent fois je t'ai relu, fameux chantre de Troie, [...]

Tantôt contre le camp, tantôt contre la ville,

J'ai pleuré ton Hector, j'ai pleuré ton Achille,

Et tu m'as par l'effort de tes inventions,

Fait ainsi qu'il t'a plu changer de passions.

« Une école et exercice du vice » :

l'acteur, medium de la passion

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

[Le métier de comédien] est un métier où des hommes et des femmes représentent des passions de haine, de colère, d'ambition, de vengeance, et principalement d'amour. Il faut qu'ils les expriment le plus naturellement, et le plus vivement qu'il leur est possible ; et ils ne le sauraient faire s'ils ne les excitent en quelque sorte en eux-mêmes, et si leur âme ne se les imprime, pour les exprimer extérieurement par les gestes et les paroles. [...] Or, il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse effacer de son esprit cette impression qu'on y a excitée volontairement, et qu'elle ne laisse pas en nous une grande disposition à cette même passion qu'on a bien voulu ressentir. Ainsi la comédie par sa nature même est une école et un exercice de vice, puisqu'elle oblige nécessairement à exciter en soi-même les passions vicieuses.

« Ne nous sentant plus nous-mêmes » :

le spectateur possédé par le diable

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

On doit considérer de plus que la comédie est une tentation recherchée de gaieté de cœur. [...] Ce qui trompe bien des gens sur ce point, c'est qu'ils ne s'aperçoivent point des mauvaises impressions que la comédie fait sur eux. [...] Le diable se contente [...] quelquefois de remplir la mémoire de ces images, sans passer plus avant [...]; mais ensuite après un long temps, il les excite et les réveille.

Bernard Lamy, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* (1678)

Ne nous sentant plus nous-mêmes, nous entrons avec plaisir dans tous les sentiments et dans toutes les passions qu'ils [les poètes] veulent exciter dans notre âme.

« LES CHUTES DE L'ÂME SONT LONGUES » :

PASSION INNOCENTE, PASSION COUPABLE

le maquillage : « farder les passions »

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Cette passion [de l'amour] y paraît [dans les comédies] avec honneur et d'une manière qui au lieu de la rendre horrible, est capable au contraire de la faire aimer. Elle y paraît sans honte et sans infamie. On y fait gloire d'être touché. Ainsi l'esprit s'y apprivoise peu à peu. On apprend à la souffrir et à en parler, et l'âme s'y laisse ensuite doucement aller en suivant la pente de la nature.

Ce qui rend encore plus dangereuse l'image des passions que les comédies nous proposent, c'est que les poètes pour les rendre agréables sont obligés, non seulement de les représenter d'une manière fort vive mais aussi de les dépouiller de ce qu'elles ont de plus

horrible, et de les farder tellement par l'adresse de leur esprit, qu'au lieu d'attirer la haine et l'aversion des spectateurs, elles attirent au contraire leur affection. De sorte qu'une passion qui ne pourrait causer que de l'horreur si elle était représentée telle qu'elle est, devient aimable par la manière ingénieuse dont elle est exprimée.

les « semences imperceptibles de la concupiscence »

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Ce qui trompe bien des gens sur ce point, est qu'ils ne s'aperçoivent point des mauvaises impressions que la comédie fait sur eux. Ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux, mais c'est qu'ils ne connaissent pas que ces tentations ont divers degrés, dont les premiers ne sont pas sensibles [...]. Il y a souvent longtemps qu'on commence à tomber, lorsqu'on vient à s'en apercevoir. Les chutes de l'âme sont longues [...].

Que ceux donc qui ne sentent point que les romans et les comédies excitent dans leur esprit aucune de ces passions que l'on appréhende d'ordinaire, et qui ne s'imaginent pas que ces lectures et ces spectacles ne leur aient fait aucun mal. La parole de Dieu qui est la semence de la vie, et la parole du diable qui est la semence de la mort, ont cela en commun qu'elles demeurent souvent longtemps cachées dans le cœur sans produire aucun effet sensible. Dieu attache quelquefois le salut de certaines personnes à des paroles de vérité, qu'il a semées dans leur âme vingt ans auparavant, et qu'il réveille quand il lui plaît, pour leur faire produire des fruits de vie et le diable se contente aussi quelquefois de remplir la mémoire de ces images, sans passer plus avant, et sans former encore aucune tentation sensible ; mais ensuite après un long temps il les excite et les réveille, sans même qu'on se souvienne comment elles y sont entrées, afin de leur faire porter des fruits de mort, *ut fructificent morti*, qui est l'unique but qu'il se propose en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes.

le paradoxe des passions innocentes

- Pascal et Mme de Sablé, 1662-1663 (fr. 630 éd. Sellier).

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne. Mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête, car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées.

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Cependant si l'on considère les comédies de ceux qui ont le plus affecté cette honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de représenter des objets entièrement deshonnêtes, que pour en peindre d'autres aussi criminels, et qui ne sont guère moins contagieux. Toutes leurs pièces (*Variante*: les pièces de M. Corneille, qui est sans doute le plus honnête des poètes de théâtre), ne sont que de vives représentations des passions d'orgueil, d'ambition, de jalousie, de vengeance, et principalement de cette vertu romaine, qui n'est autre chose qu'un furieux amour de soi-même. Plus ils colorent les vices d'une image de grandeur et de générosité, plus ils les rendent dangereux, et capables d'entrer dans les âmes les mieux nées, et l'imitation de ces passions ne nous plaît, que parce que le fond de notre corruption n'excite en même temps un mouvement tout semblable, qui nous transforme en quelque sorte, et nous fait entrer dans la passion qui nous est représentée.

« Les fausses vertus des gens du monde »

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

[La morale des pièces de théâtre n'est qu'] un amas de fausses opinions qui naissent de la concupiscence, et qui ne sont agréables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompues des lecteurs, ou des spectateurs. Et c'est de là que vient le plaisir qu'on prend [au Cid; vengeance, duels, honneur bafoué...]. Ces méchantes maximes ne laissent pas de faire leurs impressions sans qu'on s'en aperçoive. [Le théâtre encourage] la chimère de l'honneur [...]. L'esprit étant transporté et tout hors de soi, au lieu de corriger ses sentiments s'y abandonne

sans résistance, et met son plaisir à sentir les mouvements qu'ils inspirent, ce qui le dispose à en produire de semblables dans l'occasion.

les pièces chrétiennes

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Il est si vrai que la comédie est presque toujours une représentation des passions vicieuses, que la plus part des vertus chrétiennes sont incapables de paraître sur le théâtre. Le silence, la patience, la modération, la sagesse, la pauvreté, la pénitence ne sont pas des vertus, dont la représentation puisse divertir les spectateurs ; et surtout on n'y entend jamais parler de l'humilité, ni de la souffrance des injures. Ce serait un étrange personnage de comédie, qu'un religieux modeste et silencieux.

« DETRUIRE CE QUI TIENT EN BRIDE LA PASSION » : CATHARSIS ET LEVEE DES CENSURES.

La passion et sa règle : la censure irreprésentable

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

Comme la passion de l'amour est la plus forte impression que le péché ait faite sur nos âmes ; ce qui paraît assez par les désordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter et de la nourrir, et de détruire ce qui la tient en bride et qui en arrête le cours. Or ce qui y sert le plus est une certaine horreur que la coutume et la bonne éducation en impriment.

Il est inutile pour justifier les comédies et les romans, qu'on y présente que des passions légitimes et qui ont pour fin le mariage, car encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise et déréglée [...]. On doit toujours la regarder comme un honteux effet du péché, comme une source de poison capable de nous infecter à tous moments, si Dieu n'en arrêta les mauvais effets. Ainsi donc de quelque honnêteté apparente dont les comédies et les romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même ils ne soient contraires aux bonnes mœurs, puisqu'ils impriment une idée agréable d'une passion vicieuse, et qu'ils en font même une qualité héroïque...

Le mariage règle la concupiscence, mais il ne la rend pas réglée. Elle retient toujours quelque chose du dérèglement qui lui est propre ; et ce n'est que par la force qu'elle se contient dans les bornes que la raison lui prescrit. Or en excitant cette passion par les comédies, on n'imprime pas en même temps l'amour de ce qui la règle. Les spectateurs ne reçoivent que l'impression de la passion, et peu ou point de la règle de la passion. L'auteur l'arrête où il veut dans ses personnages par un trait de plume ; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. [...] La représentation d'une passion couverte de ce voile d'honneur est plus dangereuse ; parce que l'esprit la regarde avec moins d'horreur, et que le cœur s'y laisse aller avec moins de résistance.

« un poison capable de nous infecter à tous moments » : purgation ou contagion?

- Pierre Nicole, *Lettre à l'auteur des Visionnaires* (1666)

Un poète et un faiseur de romans est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des spectateurs.

- Armand de Bourbon, Prince de Conti, *Traité de la comédie et des spectacles* (1667)

Quels effets peuvent produire ces expressions accompagnées d'une représentation réelle, que de corrompre l'imagination, de remplir la mémoire, et se répandre après dans l'entendement, dans la volonté, et ensuite dans les mœurs?

Les poètes sont maîtres des passions qu'ils traitent, mais ils ne le sont pas de celles qu'ils ont ainsi émues ; ils sont assurés de faire finir celles de leur héros [...]. Mais le cœur ému par cette représentation n'a pas les mêmes bornes, il n'agit pas par mesure.

La théorie de la tragédie : « une idée métaphysique »

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

[Pour faire en sorte qu'aller au théâtre soit un vice qui « ne soit pas flétri par le nom honteux de vice »], on a donc tâché de faire en sorte que la conscience s'accommodât avec la passion, et ne la vint point inquiéter par ses importuns remords. Et c'est à quoi on a beaucoup travaillé sur le sujet de la comédie. Car comme il n'y a guère de divertissement qui soit plus agréable aux gens du monde que celui-là, il leur était fort important de s'en assurer une jouissance douce et tranquille, afin que rien ne manquât à leur satisfaction. Le moyen qu'emploient pour cela ceux qui sont les plus subtils, est de former une certaine idée métaphysique de comédie, et de purifier (*Var.* purger) cette idée de toute sorte de péché.

- Armand de Bourbon, Prince de Conti, *Traité de la comédie et des spectacles* (1667)

Ce n'est donc plus que dans les livres de poétique que l'instruction est la fin du poème dramatique.

« Deux médecins » : Aristote et Platon

- André Dacier, *Poétique d'Aristote* (1692).

Mais, dira-t-on, si elle était réelle [la catharsis], d'où vient que Platon en a jugé tout autrement, et qu'il a condamné la tragédie, comme l'amorce et le *tison* des passions? Platon n'avait considéré la tragédie que par parties détachées, et il avait jugé de ses effets par ceux qu'elle produit sur l'heure même, car il est vrai, et Aristote en convient, que dans ce moment elle réveille et excite les passions. Mais Aristote l'a considéré dans le fond, et il en a jugé par les effets qu'elle produit, après que la représentation est finie, car il est certain qu'alors, tous les mouvements que l'action avait excités étant ralentis, on est naturellement disposé à profiter des fautes qu'on a vues commettre, et ceux qui ont attiré ces calamités horribles sur leurs auteurs. On peut comparer en cette occasion Platon et Aristote à deux médecins, dont l'un condamnerait une médecine, et l'autre l'approuverait. Le premier se fonderait avec quelque espèce de raison, sur ce qu'elle remue d'abord les humeurs, et qu'en les mettant en mouvement, elle cause dans le corps une guerre intestine capable de le détruire; et l'autre, après avoir examiné de plus près la cause et les suites de ce désordre, appuierait son opinion sur le grand avantage qui en revient par l'évacuation de ce qu'il y a de vicieux dans les humeurs, et qui produit les maladies. C'est là justement toute la différence qui est entre Aristote et Platon; la tragédie est une véritable médecine, qui purge les passions, puisqu'elle apprend à l'ambitieux, à modérer son ambition; à l'impie, à craindre les dieux; à l'emporté, à retenir sa colère, et ainsi du reste. Mais c'est une médecine agréable, qui ne fait son effet, que par le plaisir.

MONDE DU THEATRE, THEATRE DU MONDE

Le reflet du vrai lieu

- Blaise Pascal, *Pensées*, fr. 181.

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but [...]. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. Jusqu'à ceux qui vont se pendre.

- Blaise Pascal, *Pensées*, fr. 176. « Philosophes ».

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : « rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien », on ne les croit pas. Et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots.

- Bernard Lamy, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* (1678).

Ceux que le péché a aveuglés, corrompent toutes ces bonnes inclinations: ils cherchent la vérité, la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité qui est Dieu même [...]. Ainsi les mouvements de leur cœur, c'est-à-dire leurs désirs, les tournent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement, et ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher. Après qu'ils sont dégoûtés d'une créature, leur passion ne fait que changer d'objet: et comme si tous les êtres du

monde n'étaient pas d'une même nature finie et bornée, ils espèrent toujours que celui dont ils n'ont pas encore découvert les bornes et les défauts, sera celui qui remplira la capacité infinie de leur cœur: ainsi loin de quitter l'amour qu'ils ont pour le monde, ils s'enfoncent davantage dans l'erreur et l'aveuglement.

Les poètes entretiennent les hommes dans ces illusions [la croyance que le Vrai Bien peut être trouvé ici bas], dont nous venons de parler, en leur cachant la bassesse des créatures, leurs bornes et leurs imperfections. Cette peinture qu'ils font de leur beauté, est beaucoup plus engageante et plus capable d'arrêter les yeux, que les créatures ne le sont elles-mêmes.

**« Un bonheur apparent » :
un souverain bien de substitution**

- Bernard Lamy, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* (1678).

Les poètes ne peuvent pas faire leurs lecteurs riches, leur donner des dignités, et leur faire goûter les plaisirs du corps, ils ne peuvent que réveiller mieux ces idées. Mais ils peuvent entretenir les mouvements de leur cœur en une manière qui pareillement a ses charmes [...]. Les poètes, par les beautés dont ils font une peinture touchante, irritent l'ardeur qu'ont ces personnes pour tout ce qui fait une impression agissante sur leurs sens. Elles veulent que l'on pique de nouveau, comme pour les rouvrir, les plaies qu'elles ont tant de fois reçues des choses sensibles.

[Les poètes] amusent toutes les affections du cœur de l'homme: ils les remuent de sorte, qu'ils croient jouir sans aucune peine. [Si les poètes] ne remplissent pas la capacité de l'âme, au moins ils contentent l'imagination par un bonheur apparent.

« un étrange renversement » : la *mimèsis* inversée, ou comment faire de sa vie une pièce de théâtre

- Bourbon, Armand de, Prince de Conti, *Traité de la comédie et des spectacles* (1667)

[Notre amour-propre] est même si incompréhensible, qu'il fait par un étrange renversement, que ces portraits deviennent souvent nos modèles, et que la comédie en peignant les passions d'autrui, émeut notre âme d'une telle manière qu'elle fait les nôtres, qu'elle les nourrit quand elles sont nées, qu'elle les polit, qu'elle les échauffe, qu'elle leur inspire de la délicatesse, qu'elle les réveille quand elles sont assoupies, et qu'elle les rallume même quand elles sont éteintes.

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666) : Les Madame Bovary du Grand Siècle

Comme on n'y représente que des galanteries ou des aventures extraordinaires, et que les discours de ceux qui y parlent sont assez éloignés de ceux dont on use dans la vie commune, on y prend insensiblement une disposition d'esprit toute romanesque, on se remplit la tête de héros et d'héroïnes, et les femmes principalement prenant plaisir aux adorations qu'on y rend à celles de leur sexe, dont elles voient l'usage et la pratique dans les compagnies de divertissement où de jeunes gens leur débitent ce qu'ils ont appris dans les romans, et les traitent en nymphes et déesses, s'impriment tellement dans la fantaisie cette sorte de vie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent insupportables. Et quand elles reviennent dans leur maison avec cet esprit évaporé, elles y trouvent tout désagréable, et surtout leurs maris, qui, étant occupés de leurs affaires, ne sont pas toujours en humeur de leur rendre ces complaisances ridicules qu'on rend aux femmes dans les comédies et dans les romans.

« Le langage des passions »

- Pierre Nicole, *Traité de la comédie* (1666)

La comédie inspire le plaisir d'aimer et d'être aimé, et apprend le langage des passions. Mais les comédies n'excitent pas seulement les passions, elles enseignent aussi le langage des passions.

- Pascal et Mme de Sablé, (1662-1663) éd. Sellier, fr. 630.

Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés. Et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur

l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôte la crainte des âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté d'aimer d'un amour qui leur semble si sage.

Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt de chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

LA LITTÉRATURE SANS PASSION?

- **Pierre Nicole**, *La vraie beauté et son fantôme* (1659).

Presque personne ne consulte la raison et ne juge des choses d'après des principes vrais et certains [...]. C'est ce qui fait qu'il y a très peu de personnes qui se soient mises en peine d'élaborer et d'étudier avec soin l'idée de la vraie beauté [...] mais dès qu'un objet caresse l'âme de je ne sais quelle volupté, on déclare aussitôt qu'il est beau. [...] Il faut donc [...] se rapprocher de la lumière de la raison, qui est une, certaine et simple, et avec son aide rechercher l'idée vraie et authentique de la beauté.

- **Bernard Lamy**, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique* (1678).

S'ils [les pédagogues] louent, par exemple, la peinture que fait Virgile dans son quatrième livre des transports de Didon, ils doivent faire remarquer que ce n'est pas cette reine qu'ils estiment: qu'au contraire ils en ont du mépris, et que jamais une Dame sage et honnête ne tombe dans de semblables malheurs, parce qu'elle a soin de tenir son cœur fermé à tous les sentiments et à tous les mouvements qui ont des suites funestes. [...] Il est bon que les maîtres fassent remarquer ces endroits aux jeunes gens, *pour les accoutumer à bien juger ce qu'ils lisent.*

Ce philosophe [Platon] montre combien il est important que les jeunes gens ne se forment point sur d'aussi mauvais modèles que ceux que représentent les poètes, qui ont des sentiments bas et extravagants de la divinité, et qui font faire à leur héros tant de choses indignes: cependant il avait une grande estime de leur manière de s'exprimer, et il leur donne sur cela de grandes louanges; c'est pourquoi il dit que si quelqu'un de ces poètes venait dans la ville qu'il formait dans son esprit, il le conduirait dans une autre, après avoir versé sur sa tête des parfums, et après l'avoir couronné de fleurs.

OUVRAGES CONSULTÉS

1) Sources primaires

a) Sources antiques et médiévales

Aristote, *Poétique*, Paris, 1692, traduction d'André Dacier.

Aristote, *Poétique*, Paris, Le Seuil, 1980, texte grec et traduction par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot.

Aristote, *Poétique*, Paris, Th. Moette, 1671, traduction de M. de Norville.

Augustin, *Confessions*, traduction de Robert Arnauld d'Andilly [1649], ed. Philippe Sellier, Paris, Folio-Gallimard, 1993.

Augustin, *La Cité de Dieu*, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, coll. Bibliothèque augustinienne, I. XIV, chap. 6-20.

Horace, « Art poétique », in *Œuvres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967.

Platon, *République*, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, livres III et X.

Thomas, *Somme théologique*, deuxième partie, première section, question 22-48 (« Traité des passions »). [Paris, 1991].

b) Traités des passions

Cœffeteau, Nicolas, *Tableau des passions humaines*, Paris, 1620.

Cureau de la Chambre, Marin, *Caractères des passions*, Paris, 1640.

Senault, J.-F., *De l'Usage des passions*, [1641], Paris, Fayard, 1987.

Descartes, René, *Les Passions de l'âme*, [1649], Paris, Vrin, 1994.

c) Les commentateurs d'Aristote en Italie et en Hollande

Castelvetro, Ludovico, *La Poetica d'Arsitotele vulgarizzata et sposta*, Bâle, 1576.

Heinsius, Daniel, *De Tragœdia constitutione liber*, Leyde, Jean Baudouin, 1611.

Vossius, Gérard-Jean, *De Artis poeticæ natura ac constitutione liber*, Amsterdam, Louis Elzévir, 1647.

L'Escalle (Scaliger), Jules-César de, *Poeticæ Libri VII*, apud Petrum Santandreamum, 1594.

d) *Dramaturges et théoriciens français*

- Aubignac, Hédelin d', *La Pratique du théâtre*, [1657], Amsterdam, Bernard, 1715.
- Boileau, *Art poétique*, [1674], Cobourg, Sendelbach, 1874.
- Chapelain, Jean, *Opuscules critiques*, Genève, Droz, 1936.
- Corneille, Pierre, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, coll. L'Intégrale.
- Dacier, André, *La Poétique d'Aristote*, [1692], Amsterdam, Covens et Mortier, 1733.
- La Mesnardière, Jules Pilet de, *Poétique*, Paris, A. de Somaville, 1640.
- Nicole, Pierre, *La Vraie beauté et son fantôme*, [1659], édition et traduction par Béatrice Guyon, Paris, Champion, 1996.
- Racine, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1962, coll. L'Intégrale.
- Rapin, René, *Réflexions sur la poétique de ce temps*, [1674], Genève, Droz, 1970.
- Saint-Evremond, *De la tragédie ancienne et moderne*, 1672.
- Scudéry, Georges de, *Observations sur le Cid*, in Gasté Armand, *La Querelle du Cid*, Paris, 1898.

e) *Les moralistes à l'assaut du théâtre*

- Barbier d'Aucour, *Réponse à la lettre adressée à l'auteur des hérésies imaginaires*, 1666.
- Bossuet, Jacques-Bégigne, *Maximes et réflexions sur la comédie*, [1694], Paris, Belin, 1881.
- Bourbon, Armand de, Prince de Conti, *Traité de la comédie et des spectacles*, Heilbronn, Heinniger, 1881.
- Goibaud du Bois, *Réponse à l'auteur de la lettre contre les hérésies imaginaires*, 1666.
- Lamy, Bernard, *Nouvelles réflexions sur l'art poétique*, [1678], Genève, Slatkine, 1973.
- Nicole, Pierre, *Les Imaginaires et les visionnaires*, Cologne, 1683.
- Nicole, Pierre, *Traité de la comédie*, [1667], éd. Georges Couton, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- Pascal, Blaise, *Pensées*, [1670], ed. Ph. Sellier, Paris, Garnier, 1991.
- Varet, Alexandre, *De l'Education chrétienne des enfants selon les maximes de l'Ecriture Sainte et les instructions des SS. Pères de l'Eglise*, Paris, 1666.

Voisin, *La Défense du traité de Mgr le prince de Conti touchant la comédie et les spectacles*, Paris, 1671.

2) Sources secondaires

a) Ouvrages

Barish, Jonas, E., *The Anti-theatrical Prejudice*, Berkeley-London, 1981.

Bray, René, *La Formation de la doctrine classique en France*, [1927], Paris, Nizet, 1961.

Eden, Kathy, *Poetic and legal fiction in the aristotelician tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

Kibedi-Varga, Aron, *Poétiques du classicisme*, Paris, Aux amateurs de livres,

Phillips, Henry J., *The Theatre and its Critics in Seventeenth-Century France*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

Rony, Jérôme-Antoine, *Les passions*, Paris, P.U.F., 1961, coll. Que sais-je?

La Peinture des passions de la Renaissance à l'âge classique, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1995.

b) Articles

Lyons, John D., « Corneille and the Triumph of Pleasure, or the Four Axioms of Tragic Pleasure », in *Papers on French Seventeenth Century Literature*, n° 37, vol. XIX, 1992, p. 329-336.

Lyons, John D., « Le démon de l'inquiétude : la passion dans la théorie de la tragédie », in *XVII^e siècle*, 1994, 185, p. 788-798.

Marin, Louis, « La critique de la représentation théâtrale classique à Port-Royal: le traité de la comédie de Nicole », in *Continuum, Problems in French Literature from Late Renaissance to Early Enlightenment*, 2, 1980, p. 81-106.

Phillips, Henry J., « La querelle du théâtre en France et en Angleterre », in *France et Grande-Bretagne de la chute de Charles Ier à celles de Jacques II, 1649-1688*, Society for seventeenth century French Studies, 1990.

Piemme, Jean-Marie, « L'*utile dulci* ou la convergence des nécessités », in *Revue d'histoire du théâtre*, 2, 1969, p. 118-133.

Vinken, Barbara, « The concept of passion and the dangers of theatre : une esthétique avant la lettre : Augustine and Port-Royal », in *Romanic Review*, janvier 1992, 83, vol. 1, p. 45-59.

c) *Prolongements : commentaires contemporains sur la Poétique d'Aristote*

Essays on Aristotle's poetics, Rorty Amélie Oksenberg ed, Princeton, Princeton University Press, 1992.

Belfiore, Elizabeth S., *Tragic Pleasures*, Princeton, Princeton University Press, 1992.

Nicev, Alexandre, *L'énigme de la catharsis tragique dans Aristote*, Sofia, Editions de l'Académie bulgare des sciences, 1970.

Papanoustos, E. P., *La catharsis des passions d'après Aristote*, Athènes, collection de l'Institut français d'Athènes, 1953.